

12 FEVRIER 2011

LA VIE DES RELIGIEUSES AUGUSTINES DE LANNION APRES LA REVOLUTION

PAR ANNIE BLANC



1 - La conférencière, Mme A Blanc

I - Période post-révolutionnaire

Les Augustines qui, depuis plus d'un siècle, secouraient les pauvres malades à l'Hôtel-Dieu de Lannion, furent en 1794, sous la Terreur, contraintes à l'incarcération au séminaire de Tréguier transformé en prison, puis à un exil forcé dans cette même ville. Il ne s'acheva qu'en novembre 1805 sur ordre du ministre de l'Intérieur.

Elles retrouvèrent avec émotion leur monastère et l'Hôtel-Dieu devenu l'hospice d'Humanité. La municipalité les accueillit avec chaleur mais ne put les installer qu'étroitement dans leurs anciens bâtiments. Ces derniers devenus de facto propriété de la ville étaient envahis au gré des besoins de la municipalité : location à des particuliers, collège, bureau de bienfaisance. Les religieuses durent s'en accommoder, attendant des temps meilleurs pour formuler des revendications.



2 - La chapelle de l'Hospice Ste-Anne

C'est en 1816, fortes du retour de la monarchie, qu'elles firent trois demandes complémentaires :

- Le chœur privé des religieuses dans la chapelle était occupé depuis la Révolution par la bibliothèque de la ville, rassemblement improbable d'ouvrages saisis dans des monastères, au Séminaire de Tréguier ou confisqués chez des émigrés. La municipalité déféra à leur souhait et libéra facilement les lieux, dispersant les livres ¹

¹ Certains allèrent au futur nouveau Séminaire de Tréguier, d'autres retournèrent dans des familles d'émigrés. On mit en vente les livres de judicature. Le reste fut donné au collège.



3 - Le chœur des religieuses



4 - Les religieuses en prière

- Le bureau de bienfaisance créé sous la Révolution s'était également installé à Sainte-Anne, dans les murs du monastère même. En 1805, les religieuses non affectées aux soins des malades distribuèrent à la population les secours du bureau de bienfaisance. A l'automne 1816, le bureau fut transféré dans les bâtiments de l'ex hôpital général devenu hospice de charité.² Et les sœurs du St Esprit qui avaient déjà l'hospice en charge se virent confier les secours à domicile.
- Le collège municipal occupait depuis sa création la plus grande partie des bâtiments de Sainte-Anne. Il était plus délicat et même difficile de l'en déloger rapidement. On ne pouvait le fermer par manque de locaux. Aussi le conseil municipal temporisa-t-il, puis finit par trouver la bâtisse appropriée. En 1807, il loua à la Veuve Riollay une partie de l'ancien couvent des Capucins : le réfectoire et plusieurs chambres. Le collège y fut transféré.

² Il y resta jusqu'au milieu du XX^e siècle, donnant son nom à la rue de Bienfaisance.

Ayant enfin récupéré la totalité de leur monastère, les religieuses purent rétablir une stricte clôture et lancer des projets d'avenir.

II - Un pensionnat : 1818

Depuis leur fondation en 1667, les Augustines avaient toujours éduqué un petit nombre de fillettes, souvent orphelines. En rétablissant un pensionnat, elles s'ouvrirent largement à toutes les familles catholiques de la région. Les pensions reçues leur assuraient un revenu permettant l'entretien des bâtiments et leur agrandissement devant le succès constant de leur entreprise. Rapidement prospère et renommé, le pensionnat dut l'essentiel de son succès à Caroline Le Millier, Mère Marie des Séraphins. D'un niveau d'instruction rare chez les filles de son époque, bonne organisatrice et excellente pédagogue, elle fut « l'âme et le pivot » du pensionnat. Elle encouragea les religieuses enseignantes à se former et à passer les différents brevets nécessaires. Elle obtint même l'autorisation officielle de tenir une école primaire. Mère des Séraphins résuma son expérience dans des règlements rédigés en 1845. Une maîtresse générale responsable de la direction des études supervisait les trois maîtresses chargées chacune d'une division. Au programme : l'éducation religieuse bien sûr, l'apprentissage de la fidélité aux devoirs d'Etat, la politesse et l'étude des principales matières, avec une composition mensuelle pour chacune d'entre elles. L'organisation était rigoureuse : lever à 5h30 en toute saison pour entamer une journée rythmée par les cours, les repas, la messe quotidienne et les chapelets.

Grâce aux efforts de Mère des Séraphins et des autres enseignantes qui ne comptaient jamais leur temps de travail et d'écoute des jeunes filles, le nombre d'élèves augmentait régulièrement tout au long du XIX^e siècle. En 1879, une enquête nous apprend que 150 jeunes filles fréquentaient le pensionnat qui avait cinq classes, chacune avec deux divisions. La directrice, Mère St Louis de Gonzague, était aidée de quinze adjointes dont douze brevetées. C'est dans la décennie 1880-1890, alors que l'école prospérait, que le départ de Mac-Mahon à la tête de l'Etat laissa la place aux idées républicaines. Dès lors, les congrégations religieuses furent attaquées, d'abord par une

série de lois laïques. La dispersion des congrégations fut initiée par les décrets Ferry de 1884 et continua avec l'acharnement d'Emile Combes pour aboutir le 5 juillet 1904 au décret de fermeture de l'établissement des Dames de La Miséricorde à Lannion.

L'hôpital nécessaire, fut préservé des persécutions et les Augustines purent, de ce fait, rester dans leur monastère. L'école ne devait jamais rouvrir.



5 - Le Pensionnat

III Le regroupement hospice-hôpital : 1840

La réunion des deux établissements, Hospice de charité (ex hôpital général) et l'Hospice d'Humanité (ex Hôtel-Dieu) fut envisagé par souci d'économie et de rationalisation de la gestion.

L'hospice de charité était, depuis 1813, géré par des sœurs du St Esprit qui accueillaient dans deux salles d'une capacité totale de quarante lits, vieillards sans feu ni lieu et enfants trouvés.³

L'hospice d'humanité servi par les Augustines, soignait les malades indigents dans deux salles renfermant vingt-quatre lits au total.

Dans les deux hospices, les bâtiments étaient mal conçus et l'hospice de charité, propriété de la ville, souffrait d'un délabrement chronique et de literies hors d'âge.

Une première étape fut, en 1829, la réunion des administrations des deux hospices. Le regroupement géographique fut la suivante. Il permit la réduction du personnel onéreux, la diminution de la consommation du bois et de

l'éclairage ainsi que l'utilisation d'une seule cuisine. Cette fusion eut lieu en 1840.

Les religieuses Augustines s'offrirent à soigner les pauvres hères et les orphelins sans augmentation de leur indemnité.

Les nouveaux venus furent installés au dessus des salles d'hôpital, au premier étage réaménagé du bâtiment longeant la rue de Kerampont. Un ouvroir occupa les vieilles femmes, les hommes travaillant dans divers ateliers.

IV - Reconstruction de l'hôpital



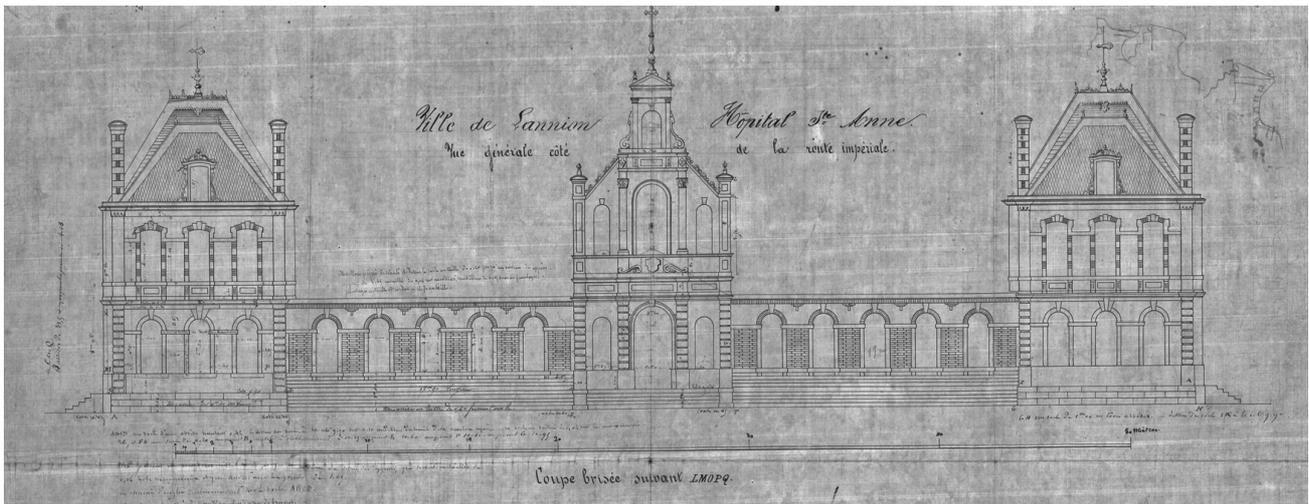
6 - L'hospice

Elle mobilisa une décennie durant, les efforts et les finances, tant des religieuses que de la municipalité. La ville de Lannion s'étendant par absorption en 1822 de plusieurs de ses faubourgs et la loi du 7 août 1851 ouvrant l'accès de l'hospice et de l'hôpital aux pauvres des campagnes, la nécessité d'agrandir ou reconstruire l'hôpital s'imposa.

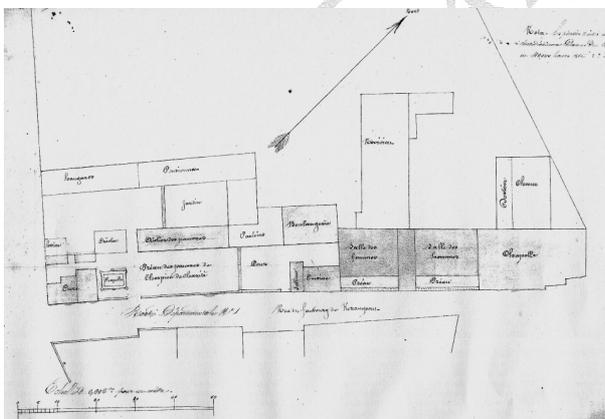
En 1854 le rapport de l'ordonnateur des hospices, Denis le Bellec, dressa un réquisitoire accablant pour les bâtiments de l'hôpital, anciens (XVIII^e siècle), insalubres, étroits et surtout inadaptés aux techniques hospitalières qui évoluaient rapidement :

« Pas de salle de réception des malades, pas de bains de propreté pour nettoyer les arrivants, pas d'appareil pour les douches, fumigations et autres procédés thérapeutiques usuels, pas de local pour les opérations chirurgicales, l'espèce de cabinet, le réduit (nous ne savons comment nommer ce lieu) qui sert actuellement à cet usage est placé si près des salles que les cris des malheureux que l'on opère doivent nécessairement impressionner les autres malades ».

³ Elles tenaient en sus une école primaire pour fillettes pauvres



7 - plan façade de l'hôpital (Archives départementale 22 - Fonds H - 270)



8 - Plan de l'ensemble immobilier

Et il précise que l'exiguïté des lieux n'offre aucun dégagement « où l'on puisse préparer les instruments loin du patient, à qui les apprêts du supplice ainsi faits sous ses regards doivent ôter tout son courage ».

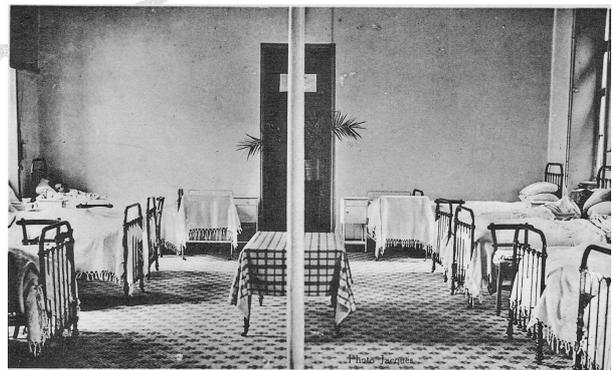
Denis le Bellec souligne l'inacceptable promiscuité des contagieux avec les autres malades. Il insiste sur les limites matérielles et financières des hospices.

Un inspecteur général, en tournée, visita les lieux et les condamna énergiquement : « les bâtiments sont détestables, les salles étroites, surbaissées, mal aérées - la réforme doit être radicale ». Aussi décida-t-il du principe de la construction d'un nouvel hôpital, plus vaste et mieux conçu.

Mais où et surtout avec quels fonds réaliser ce projet ? Plusieurs projets furent lancés mais il fallait, en préalable à toute décision, éclaircir la situation juridique

réciproque des religieuses, de l'hôpital et de la ville.

Si l'hôpital et l'hospice logeaient dans un bâtiment appartenant dès l'origine à la ville, le monastère même (actuelle médiathèque) et leurs dépendances (pensionnat - Tour - bâtiments agricoles - buanderie...) et l'enclos furent propriété des religieuses jusqu'à la Révolution. A cette époque, elles en furent dépossédées de facto, au bénéfice de la municipalité. Elles revinrent s'y installer en simples usufruitières qui se comportèrent en propriétaires, bâtissant à leurs frais et avec l'accord tacite de la commission administrative et de la ville, plusieurs annexes. Cette situation embrouillée était génératrice de conflits futurs. Il fallait l'éclaircir puis la régulariser, ce qui demanda du temps.



9 - Une salle de l'hôpital

La commission administrative avait aussi à résoudre le problème du financement des travaux à venir. Ce financement paraissait aléatoire, les revenus propres des hospices et la subvention municipale suffisant à peine à couvrir les dépenses ordinaires. La ville était aussi

lourdement endettée et ne pouvait investir dans cette opération immobilière. Le découragement gagnait quand une lettre préfectorale, en 1858, incita les commissions administratives à revoir leurs modes de gestion quelque peu obsolètes et à adopter les méthodes du capitalisme moderne. La commission administrative vendit ainsi les 113 pièces de terre de petit rapport. La vente aux enchères fut un succès et le résultat dépassa les espérances. L'argent fut placé en rentes d'Etat à l'intérêt confortable. L'hôpital ne conserva que les gros fermages et les loyers de maisons urbaines. Au terme de l'opération, la commission administrative disposait de 60 000 frs et pouvait envisager les travaux.

Deux sites furent successivement choisis : d'abord la partie nord-ouest de l'enclos de Ste Anne, offert par les religieuses qui en étaient de récentes propriétaires, mais cette option obligeait à des acquisitions foncières supplémentaires, donc à une perte de temps. Les achats traînèrent. Aussi, en 1860, le site des Ursulines fut-il proposé, car plus sain et mieux aéré. Mais ce choix soulevait bien des problèmes, les bâtiments étant occupés par la gendarmerie, le collège municipal et la prison. Le projet obligeait à recaser tout le monde et à construire l'hôpital dans l'enclos (actuel parking des Ursulines). Les âpres discussions entre la mairie et la communauté Ste Anne portaient surtout sur le financement de ce projet. Elles aboutirent à l'abandon du site des Ursulines en 1861.

La commission administrative revint alors au projet initial : construire dans l'enclos des Augustines, à proximité de leur monastère.

Il fallut alors régler définitivement la question de la propriété des bâtiments conventuels. En avril 1862, un accord fut signé entre la ville et les religieuses. Ces dernières rachetèrent à la ville le bâtiment de l'hôpital du XVIII^e siècle, ainsi que leur monastère et les cours, jardins et chapelle y adossés, le tout pour 45 000 F, heureux complément de ressources pour le financement des travaux à finir. Ceux-ci débutèrent en mai 1864. L'architecte en fut Edouard Puyo de Morlaix. L'inauguration se déroula le 23 octobre 1865. L'hospice de vieillards qui occupait le bâtiment longeant la future rue Paul Péral ne fut achevé qu'en 1866. Il fut inauguré conjointement avec

l'hôtel de ville récemment terminé, au milieu d'un grand concours de personnalités civiles et religieuses. Il devait fonctionner jusqu'en 1975.



10- Les vieillards de l'hospice

V - La Communauté Sainte Anne pendant la Grande Guerre

Le tocsin lugubre et entêtant qui sonna le 1^{er} août 1914 aux clochers de toutes les églises de France devait rester dans le souvenir de la population Lannionaise comme dans celui des religieuses. Ces dernières virent de leur monastère l'agitation patriotique se propager en ville, les soldats affluer vers la gare pour de déchirants départs et, très vite, assistèrent à l'arrivée du premier convoi de blessés le 26 août. Ce fut le début d'une interminable série de convois qui ne cessèrent pas durant les quatre années de combats sanglants.

Rapidement, le service de santé de l'armée organisa dans les bâtiments de l'Institution St Joseph un hôpital complémentaire n°20 (HC20) avec l'aide de dames de la Croix-Rouge, des sœurs du St Esprit, des prêtres infirmiers et des majors de l'armée.

Les religieuses hospitalières sollicitées au regard de leurs compétences étaient cloîtrées. Elles durent attendre l'autorisation de levée de clôture de Mgr Fallières qui leur écrivit sans délai « la guerre est terrible, la guerre actuelle surtout. Et pourtant, nous n'en avons, nous, que les éclaboussures. C'est bien autre chose dans nos pauvres pays détruits, ravagés, ensanglantés...à l'heure présente, il n'y a de place que pour l'exercice de la charité chrétienne et patriotique. Devant ce cas de force majeure, il n'y a pas de clôture qui tienne ».

Six Augustines furent ainsi détachées à l'HC 20 et accueillies avec reconnaissance par les militaires. Parmi elles, Sœur St Augustin, Yvonne Even, Lannionnaise de vieille souche. Rapidement à pied d'œuvre, elles eurent chacune la responsabilité d'une salle ainsi que du service des typhiques. Les journées étaient harassantes, de douze heures bien remplies avec une pause repas unique. Des réfugiés affluèrent fin août, venant de Belgique et du Nord de la France. L'ex-pensionnat fut réquisitionné pour les abriter jusqu'en novembre, époque à laquelle le bâtiment fut gracieusement mis à disposition de l'armée par la Supérieure. Le service de santé y installa l'HC 75 destiné aux seuls soldats contagieux. La Supérieure demanda en contre partie le retour des six religieuses employées à St Joseph. Lesquelles très appréciées ne rejoignirent l'HC 75 qu'à la fin de l'année 1914. A St Joseph, elles côtoyaient des soldats de toutes origines, notamment des Africains, Nord Africains et Asiatiques qui firent l'objet de récits pittoresques de la part de leurs infirmières, de retour dans leur communauté.

Secourant inlassablement ces blessés si éloignés de leur terre natale, convertissant les malades surtout originaires de nos colonies d'Afrique Noire, elles reçurent nombre de remerciements et de menus cadeaux, objets touchants et hétéroclites, mais elles refusèrent énergiquement quoiqu'avec délicatesse, plusieurs scalpels et un couteau à égorger rituel.

De retour à Ste Anne, les religieuses furent rapidement débordées. L'HC 75 renfermait 120 lits. Et il fallait aussi assumer le service de l'hôpital civil dont le dernier médecin et les infirmiers étaient partis au front.

Dans ce dernier, ce furent les religieuses ex-enseignantes, formées sur le tas, aidées d'un personnel local sans formation, qui soignèrent les malades durant toute la guerre.

Toutes les Augustines furent, pendant presque cinq ans, sur pied de guerre. Le surmenage du personnel soignant mais aussi non soignant dans les deux hôpitaux (cuisine - buanderie - lingerie - ménage...) fut permanent. La Supérieure soucieuse de la santé de sa Communauté s'alarma et réclama à l'armée comme à la mairie un supplément de personnel salarié estimant qu'il y avait « des limites dans son devoir de Supérieure de ne pas laisser dépasser ».

Au mois de juillet 1915, la Communauté fut durement atteinte par le décès d'une religieuse dévouée au service des tuberculeux. Sœur St Yves fut frappée d'une septicémie foudroyante en donnant des soins quotidiens au sergent Lesimple atteint d'une tuberculose généralisée et dont le corps n'était qu'une plaie purulente. Elle mourut en trois jours au terme d'une cruelle agonie. Ses obsèques furent triomphales. Les autorités civiles et militaires se pressaient aux côtés du clergé et de l'immense foule qui débordait de la chapelle Sainte-Anne. Mais la Supérieure renonça aux honneurs militaires.



11 - Chapelle Ste Anne en 1900

La guerre s'éternisant, il fallut réorganiser la Règle pour l'adapter aux circonstances et ménager tant soit peu les sœurs converses comme de chœur, dans leurs efforts permanents. Les religieuses durent aussi supporter le complet envahissement de leur clôture, ce mouvement de caserne autant que d'hôpital qui bousculait le rythme de leur vie et faisait fi de la clôture. Ces quatre années de cauchemar qui virent défiler d'incessants convois de blessés et de malades les menèrent au bord de l'épuisement. Quand l'armistice fut enfin prononcé le 11 novembre 1918, les soldats convalescents s'établirent dans leur clocher toute la journée pour y carillonner et le soir « après ces heures d'enthousiasme patriotique, nous retrouvant près du Tabernacle, quels vœux ardents nous avons formés, pour que, rendues au calme, au silence du cloître, il nous fut, bientôt donné de nous retremper par l'observance régulière dans les devoirs particuliers de notre sainte vocation ».

Mais les infectieux requéraient encore leurs soins. L'HC 75 ne ferma qu'en avril 1919 laissant enfin les Augustines épuisées, dans le calme de leur vie cloîtrée retrouvée.

Les archives du monastère ont conservé les émouvantes lettres et cartes envoyées par les soldats à leurs infirmières pour les remercier de leurs inlassables bons soins. Les témoignages élogieux des médecins ainsi que les décorations reçues par les religieuses (palmes de la Reconnaissance, médailles pour leur dévouement) sont autant de remerciements de particuliers comme de la Nation envers leur patriotisme et leur inépuisable charité chrétienne.

VI - La Communauté Sainte-Anne pendant la deuxième guerre mondiale

Le premier septembre 1939, l'invasion de la Pologne par les armées Allemandes déclencha la mobilisation générale et la déclaration de guerre le 2 septembre.

Fortes de leur expérience passée, les Augustines aménagèrent l'ex-pensionnat, à nouveau réquisitionné par l'armée, pour y établir cent soixante lits et un service de santé.

Angoissées, les religieuses suivirent la débâcle de nos troupes et l'entrée des allemands en Hollande, Luxembourg et Belgique. Quand la France capitula le 17 juin 1940, elles attendirent le déferlement des troupes ennemies vers la Bretagne. Lannion vit les premiers Allemands le 19 juin et s'installa dans la guerre et l'occupation. Le 10 juillet, la clôture des Hospitalières fut rompue par l'installation de soldats Allemands dans l'ex-pensionnat. Leur enclos abrita chevaux, voitures et motos. La va et vient des troupes était incessant. Cette promiscuité avec l'ennemi leur fut pesante à supporter pendant ces longues années d'occupation. « Notre pensionnat transformé en caserne, verra se succéder aviateurs, jeunes hitlériens, soldats verts de gris, casquettes arrogantes des chefs, et notre enclos sera le stade d'exercices militaires ou le garage des motos et lourds camions ». Les occupants dégradèrent fréquemment le mobilier jeté même par les fenêtres.

En 1942, à l'envahissement s'ajoutèrent les difficultés d'approvisionnement et l'apparition des tickets de rationnement. Elles cultivèrent leur jardin avec un acharnement redoublé. Pour économiser le gaz et le charbon, la sœur converse, cuisinière de service, entretenait toute la journée plusieurs foyers chauffés au bois, en plein air, par tous les temps, dans la cour du monastère. Elles s'adonnèrent même au marché noir. Elles se procurèrent, une fois, à la campagne, un porc bien gras, au prix de stratagèmes multiples. Pour le faire entrer sans encombre dans l'enclos, la mère économe eut l'idée de dissimuler le porc occis dans la voiture des Pompes Funèbres qui franchit le grand portail au vu et au su de tout le monde. Il fut salué militairement au passage par le soldat allemand de garde. Ce porc n'en fut que plus délectable.

L'année 1943 les vit vivre dans la terreur des alertes qu'elles passaient à l'abri du grand escalier de pierre. Elles vécurent les raids sur Lorient, Morlaix et Rennes et préférèrent évacuer les vieilles dames de l'hospice sur Bégard. De leur cohabitation forcée avec l'ennemi, elles nous livrent des anecdotes abondantes, souvent humoristiques. Ainsi en 1943, des soldats de retour du front Russe, s'installèrent à Sainte-Anne, construisant dans l'enclos un baraquement de désinfection. « Ils viennent s'y dépouiller et doucher...et les jours suivants le même tableau recommence. Quel spectacle ! Gardons-nous d'approcher trop près de ces hommes en costume primitif ! et des bestioles de tous genres s'exhalant de leurs vêtements et de leurs personnes ! Mon Dieu que n'aurons nous pas vu durant ces jours d'occupation ! »

Un incident très vif se déroula un jour de grande pluie. S'ennuyant certainement, de jeunes hitlériens installés dans le pensionnat arrachèrent statues et images pieuses, les jetant à l'extérieur, n'oubliant pas de lancer un crucifix sur un tas de fumier. Mère Marie Madeleine qui avait perdu un frère et un beau-frère dans la précédente guerre, n'en put supporter davantage. Armée d'un parapluie vengeur, elle s'en alla affronter les coupables. De la parole (elle connaissait l'allemand) comme du geste qu'elle avait éloquent, elle intima aux soldats l'ordre de la suivre. Elle improvisa une procession de pénitence et de réparation dont

elle prit résolument la tête. Partis du tas de fumier, ils s'arrêtèrent à chaque objet gisant sur le sol et bientôt Mère Marie-Madeleine « fut suivie d'un groupe d'hitlériens, l'air repentant, portant dévotement, celui-ci le crucifix outragé, celui-là la statue de Ste Anne, un autre celui de St Roch, d'autres les différents tableaux arrachés des murs, à seule fin de les remettre en place et de leur faire faire amende honorable », à la plus grande joie de la Communauté.

L'année 1944 fut difficile pour les Hospitalières. La Résistance s'organisait et des combats se déroulèrent dans notre région. Leur hôpital accueillit des blessés dont elles ne savaient trop qui ils étaient. Ainsi, un de leurs malades fut-il enlevé par une bande d'individus, malgré la présence de deux gendarmes qui se retrouvèrent en camp à Pithiviers. Plusieurs hospitalisations se révélèrent mouvementées, les malades s'échappant pour rejoindre le maquis ou fuir le danger. L'espérance de la libération rendit les derniers mois d'occupation difficiles à vivre. Des bombes éclatèrent, les incidents se multiplièrent, déclenchant des représailles Allemandes.

« Au matin du 4 août, une foule en délire attend l'arrivée des troupes Américaines annoncées pour midi. Depuis la veille, il n'y a plus de sentinelles Allemandes aux ponts, on sent la libération toute proche...mais quelques têtes chaudes tirent sur une auto ennemie, ce qui entraîne, sous les murs de la Communauté une sanglante bagarre dans laquelle plusieurs Français et Allemands sont blessés, quelques uns mortellement. De là, nouvelles représailles et la journée prévue si belle, se termine dans le trouble et l'angoisse causés par une salve continue dans toutes les directions. Le lendemain, les patriotes réussissent à prendre possession de la ville mais doivent lutter héroïquement pendant plusieurs jours pour vaincre le terrain d'aviation ».

Le reflux des Allemands laissa l'expansion à l'abandon dans un triste état.

Le 8 mai 1945 fut la fin de plusieurs années de cauchemar. La vie reprit son cours malgré « les bas sentiments de vengeance et de haine, l'esprit de partis et surtout un amour effréné de l'argent et du plaisir : *Panem et*

circenses comme chez les païens » écrit, désabusée l'annaliste.



12 - Monastère rue de Kerampont

Conclusion

La guerre achevée, d'importants changements se firent dans le secteur hospitalier en France. On enleva aux religieuses la direction et la gestion de l'hôpital. Un contrat fut passé entre la Communauté et l'administration des hospices, précisant les droits et obligations réciproques des deux parties, base de tous les contrats ultérieurs.

En 1946, les différents monastères d'Augustines se regroupèrent en une fédération qui mit à sa tête la Supérieure de Malestroit, Mère Yvonne Aimée de Jésus. Dès 1954, les Règlements que l'on pensait immuables évoluèrent, décision émanant de la nouvelle Fédération. Ces assouplissements de détail annonçaient les futurs bouleversements nés de Vatican II.

Cette ouverture au monde se traduit à Sainte-Anne par la participation des sœurs au catéchisme et à différentes associations catholiques. En 1965, la clôture fut supprimée, le costume profondément modifié. Le Français l'emporta sur le Latin pour la célébration de la messe.

En 1967, le monastère Sainte-Anne fêta son tricentenaire lors de cérémonies religieuses présidées par Mgr Kerveadou et profanes avec l'invitation à la mairie et un repas qui rassembla toutes les personnalités présentes.

La décennie 70 fut marquée par la création d'un foyer pour jeunes travailleuses et

par le départ de l'hôpital de son site historique pour le lieu de Kergomar.

La communauté vieillissait, faute de recrutement. Mais jusqu'au bout, les Augustines feront preuve d'imagination et d'énergie pour se maintenir dans leurs murs. Après le F.J.T. elles aménagèrent le bâtiment, rue de Kerampont en appartements pour personnes âgées.

La mort éclaircissait leurs rangs. Elles se rapprochèrent de la Communauté d'Augustines de Gouarec dont le soutien leur permit de rester quelques années encore à Lannion.

Elles quittèrent notre ville en 2008, au terme de trois cent quarante et une années de présence et de dévouement auprès des malades.

Sources :

Archives départementales des Côtes d'Armor :

- Fonds des Augustines de Lannion (171J)
- Fonds Hôpital de Lannion (H dépôt 3)

Crédit photos :

Fonds privé - sauf plan façade hôpital H dépôt 3 art270 série 0270



● La communauté des Augustines compte encore une dizaine de religieuses, qui quitteront Lannion dans les prochaines semaines. Presque toutes rejoindront la communauté de Gouarec.

13-Le départ des Augustines dans la presse (Le Télégramme 6 décembre 2007)

Elles étaient arrivées en 1667, pour prendre en charge l'hôpital Sainte-Anne. Quelque 340 ans plus tard, la communauté des Augustines, qui compte encore une dizaine de religieuses âgées, va quitter Lannion dans les prochaines semaines, direction Gouarec.

Sans étaler leurs sentiments, elles ne cachent pas leur tristesse à l'idée de quitter le monastère Sainte-Anne, où elles étaient entrées pour mener une vie cloîtrée. Mais elles partent rassurées de savoir que les œuvres qu'elles ont créées vont continuer. Et laissent un héritage visible, à travers la médiathèque, la résidence pour personnes âgées ou encore l'Enssat, trois institutions installées dans des bâtiments qu'elles ont jadis occupés.

Jean-Luc Le Roux